Théât. Fr. 1611

LE

# BABILLARD,

## COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

DE BOISSY, de l'Académie Française.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Français, au mois de juin 1725.

NOUVELLE EDITION.

NAPOLI

A PARIS,

Chez FAGES, Éditeur de pièces de théâtre, au coin de la rue Xaintonge, nº 25, Boulevard du Temple.

Frimaire An VII.

# ACTEURS.

LEANDRE, amant de Clarice.

VALERE, parent de Léandre et son rival.

CLARICE, veuve.

CEPHISE, tante de Clarice.

DAPHNÉ, voisine de Clarice.

HORTENSE, sœur de Daphné.

ISMENE, amie de Céphise.

MELITE, babillarde.

DORIS, autre babillarde.

NERINE, suivante de Clarice.

LA FLEUR, Laquais.

*La scène est à Paris, chez Clarice.*

# LE BABILLARD,

## COMEDIE.

### SCENE PREMIERE.

CLARICE, NERINE,

CLARICE.

Je sors d'avec Léandre; Ah ! quel homme ennuyeux !
Je n'en puis plus, je sens un mal de tête affreux;
Il n'a pas déparlé pendant une heure entière :
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai su le charger.

NÉRINE.

Il falloit sans façon;
Lui donner son congé. Si j'avois été crue,
Vous l'auriez fait, Madame, à la première vue,
Sa langue est justement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter si-tôt qu'elle est en train;
Qui babille, babille, et qui d'un flux rapide
Suit indiscrettement la chaleur qui la guide;
De guerre, de combats, cent fois vous étourdit;
Parle contre lui-même et souvent se trahit;
Dit le bien et le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien.

NÉRINE

Oui, j'ose mettre en fait;
Madame, qu'un bavard est toujours indiscret
Et vain. Tel est l'esprit de notre capitaine :
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,

Ce temps me semble un siècle ; et je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayez dessein de vous unir à lui,
Etant si différens d'humeur, de caractère.
Clarice, honneur du sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont Monsieur Léandre est si fort entiché,
Pour moi je trouverois son parent préférable ;
Valère est le plus jeune et le plus raisonnable,
Il a beaucoup d'esprit, parle peu comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer entre nous,
Je pense comme toi : tout ce qui m'embarasse,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh ! Madame, de grace,
N'êtes vous pas veuve ?

CLARICE

Oui ; mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime et veut m'avantager ;
Tu sais que j'en attends un fort gros héritage.
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage ;
Et malheureusement, sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.
Ismène son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, et qui pour sa valeur
Doit bientôt d'une place être fait gouverneur.

NERINE.

Valère est officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit, enfin,
Pourrez-vous épouser....

CLARICE

Mon cœur est incertain.

NÉRINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte dès ce soir sans plus long temps attendre.
Quel maître ! Il voudroit seul parler dans le logis.
Ce seroit un tyran, qui tout le jour assis,
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office ;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me seroit trop dûr de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, et d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, est un monstre en ménage.
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le *babillage*.

Que veux tu que je fasse en cette occasion ?
Dis.

NERINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir en même temps de votre léthargie ;
Agir, faire parler une commune amie,
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison.
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense sa sœur.

NÉRINE.

L'une et l'autre s'avancent.

---

## SCENE II.

### CLARICE, DAPHNÉ, HORTENSE, NERINE,

DAPHNÉ, *à Claris.*

Quoi ! vous vous mariez, et ne m'en dites rien ;
A moi votre voisine ! Oh ! cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher ? Soyez plus naturelle.
Vous sortez de veuvage, il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit ?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.
Dès demain au plus tard vous épousez Léandre.

HORTENSE.

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre.
Ce n'est plus un secret.

NÉRINE.

Il est bon là, ma foi.

CLARICE.

Vous êtes là-dessus plus savante que moi.
Je sais, pour m'obtenir qu'il fait agir Isméne,
Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.

Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une et l'autre excuser mon silenc,
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison,
Daphné ne badinat d'une telle union,
Et, pour preuve qu'ici j'agit de franchise,
Je vous prie instamment d'en parler à Céphise,
Pour la faire changer de résolution,
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez vous à mon zèle;
Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant, je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble...

NERINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous presser, sachant quel est son caractère.
Il est chargé pour vous d'une commission,
Mais il ne quitte pas si-tôt une maison.
Il dit toujours je sors, et toujours il demeure,
Ne parlât-il qu'au suisse, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié?
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié,
Il fut voir le matin Doris grande parleuse,
Puis Mélite survint, autre insigne causeuse.
Le trio de jaser fit si bien son devoir,
Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
Il jaseroit encor, si le discret Léandre
N'avoit appréhendé de se trop faire attendre:
Croyant se mettre à table, il vint (j'en ai bien ri)
Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier.

HORTENSE.

S'il ne trouvoit personne.

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous ma bonne.
Partons.

HORTENSE.

Ma sœur et moi, nous allons au Palais,
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma tante, et savoir au vrai ce qu'elle pense
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ

Quelqu'un monte ; c'est lui, car j'entends parler haut.
Sortons par ce côté ; sauvons-nous au plutôt.

( *Elles sortent.* )

NÉRINE.

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusques-là, qu'étant seul il jase avec lui-même.

## SCENE III.

LEANDRE, NERINE.

LÉANDRE, *parlant tout seul sans voir Nérine.*

Non, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, et toujours on apprend quelque chose ;
Et ne dit-on qu'un mot au portier du logis,
Cela vous satisfait ; et comme le Marquis
Me disoit l'autre jour en allant chez Julie.

NÉRINE.

A qui parle Monsieur ?

LÉANDRE.

C'est toi ! Bonjour, ma mie,
Comment te portes-tu ? Fort bien, j'en suis ravi ;
Ta maitress de même, et moi fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle
De sa part ; mais morbleu, personne n'est chez elle ;
Pas le moindre laquais ; j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'etois parti,
Hier encor, hier, je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un fiacre exécrable.
Au faubourg Saint-Marceau j'allai premièrement :
Des Gobelins ensuite au faubourg Saint-Laurent ;
Du faubourg Saint-Laurent, sans presque perdre haleine,
Au faubourg Saint-Antoine, et tout près de Vincennes ;
Du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Denis ;
Du faubourg Saint-Denis dans le Marais, puis
En cinq heures de temps faisant toute la ville,
Je revins au Palais, et du Palais dans l'île :
De-là je vins tomber au faubourg Saint-Germain ;
Du faubourg Saint-Germain...

NÉRINE, *l'interrompant avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue :

De la rue au marché ; puis je suis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier ;
J'ai monté, descendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave ; arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage ;
Pour Madame et pour moi fait chauffer un bouillon :
J'ai plus de trente fois fait toute la maison,
Pendant qu'un cavalier que Léandre on appelle,
A causé, babillé, jasé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, et que pour s'en guérir,
Tout à l'heure, Monsieur, elle vient de sortir.

LEANDRE.

Vous devenez ma fille un peu trop familière.
Et toutes ces façons ne me conviennent guère.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu, je saurois bien.... Profitez de l'avis ;
Et parlant à des gens qui passent votre sphère ;
Songez à mieux répondre ; ou plutôt à vous taire.

NERINE.

Le silence est un art difficile pour nous.
Et j'irai, pour l'apprendre, à l'école chez vous.

LEANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la manière
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considère ;
Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis,
On doit me ménager, et qu'en un mot je puis
Faire de ma maîtresse une très-haute dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme ;
Que je dois obtenir un important emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le Roi ;
Que Clarice auroit tort de préférer Valère.
Et qu'il est mon cadet de plus d'une manière ;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.
Julie a du brillant et beaucoup de jeunesse ;
Ta maîtresse a trente ans, et moins de gentillesse,
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle est sage économe, et ne babille pas.

NERINE.

La déclaration est tout-à-fait nouvelle,
Et je vous dois, Monsieur, remercier pour elle.

LEANDRE.

Adieu. Je vais agir pour mon gouvernement.
Oh ! Valère en sera la dupe sûrement ;
Mais je le vois qui vient.

NERINE.

Avec lui je vous laisse.

(*Elle sort.*)

LEANDRE, *à part.*

Il m'aborde à regret et son aspect me blesse.
Il n'est, pour se haïr, que d'être un peu parent.

## SCENE IV.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE.

Ah! vous voilà, Monsieur? j'en suis charmé, vraiment.
C'est peu que de vouloir m'enlever ma maîtresse;
J'apprends que vous avez encore la hardiesse
De former des desseins sur le gouvernement,
Qui par la mort d'Enrique est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant,
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent.
Vous vous taisez?

VALERE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, Monsieur, parleur fort agréable.
Vous avez tort, pourtant de vous mettre en courroux.
Vous savez que je suis officier comme vous.

LEANDRE.

Officier comme moi? tu te moques: A d'autres!
Oses-tu comparer tes services aux nôtres?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet;
Quand j'étois lieutenant, tu n'étois que cadet.
J'ai vu trente combats, vingt siéges, six batailles;
J'ai brisé des remparts; j'ai forcé des murailles:
J'ai plus de trente fois harangué nos soldats,
Et, bourgeois, je me suis ennobli par mon bras.
Je n'oublierai jamais ma première campagne,
Je crois que nous faisions la guerre en Allemagne.
Dans un détachement .. c'étoit en sept cent trois,
A cinq heures du soir... quatorzième du mois....
L'affaire fut très-vive, et j'y fis des merveilles,
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.
Il a joué depuis jusqu'à son régiment,
Autrefois colonel, et commis à présent.
Connois-tu bien sa femme? elle est encore piquante:
J'étois hier chez elle où j'entretins Dorante.

As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caen ?
Elle est belle. Je vais t'en faire ici le plan
En deux mots.

VALERE.

Mais, Monsieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déjà bien loin de l'Allemagne.
Quant au gouvernement, le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LEANDRE.

Oh ! je t'arrête là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute espèce.
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous mains le chevalier Caquet,
Lisimon l'intrigant, et Damon le furet,
Qui se fourre par-tout, à l'Etat très-utile,
Officier à la cour, espion à la ville.
Un jeune abbé qui fait le bien et le mal ;
Du sexe fort aimé. J'aurai par son canal
Une lettre aujourd'hui d'une certaine dame,
Qui connoît le ministre. et peut tout sur son ame,
Parente de Cloris : je ne dis pas son nom,
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle, ce matin, sans plus long-temps remettre.
L'abbé doit me mener pour avoir cette lettre.

VALERE, *à part.*

Parente de Cloris ! C'est Constance, ma foi.
Elle est fort mon amie, et fera tout pour moi.
Il m'a très-à-propos rappellé son idée ;
Il faut la prévenir.

LEANDRE.

La chose est décidée,
Et quand même la cour par un coup de bonheur,
De Quimper-Corentin vous feroit Gouverneur,
Je n'en serois pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALERE.

Elle vous rend justice.
Votre...

LEANDRE.

Votre ? Ecoutez, car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encore le plus.

LEANDRE.

Tu n'est qu'un envieux.
N'ayant pas, comme moi, le don de la parole.
Ton cœur en est jaloux et cela te désole.

De ma complexion je parle peu pourtant ;
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon Avocat j'aurois plaidé moi-même
Mes causes, quoiqu'il soit d'une éloquence extrême ;
Car il dit ce qu'il veut, il est Orateur né.
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré ;
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part et ravage l'oreille ;
Et je ne vois personne au Palais aujourd'hui,
Qui parle plus long-temps, ni plus vîte que lui.

VALERE.

Oh ! sur lui vous auriez remporté la victoire ;
Je ne balance pas un moment à le croire.

LEANDRE.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cède au talent de parler ;
Et sache qu'en amour aussi bien qu'en affaire,
La langue fut toujours un arme nécessaire.
Par-là l'on persuade et l'on se fait aimer,
On méprise ces gens qui, lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'Auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire aussi-bien qu'en amours,
Agir quand il faut, vaut mieux que les discours ;
Le trop parler, Monsieur, souvent nous est contraire.

LEANDRE.

Vous jasez cependant plus qu'à votre ordinaire.
Pour moi, j'articulois mes mots avant le tems,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes discours qui passoient ma portée.
Un jour, il m'en souvient, ma grand'mère enchantée,
Me prit entre ses bras.

VALERE.

Quel est donc ce Laquais ?

## SCENE V.

LEANDRE, VALERE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *bas à Léandre.*

MONSIEUR l'Abbé m'envoie, il vous attend.

LEANDRE.

J'y vais.

(*Continuant son discours.*)

Puis me tint ce propos.

VALERE, *bas.*

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR, *revenant sur ses pas.*
Monsieur, il va sortir, dépêchez.

LEANDRE.

Tout à l'heure.
(*La Fleur s'en va.*)

## SCENE VI.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE.

La bonne femme donc, j'ai son discours présent.
Ce qu'on retient alors reste profondément
C'est une cire molle, où tout ce qu'on applique,
S'écrit.... Si comme moi vous saviez la physique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de gout
Pour un homme de guerre, et fais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec et le liquide,
Des atomes....

VALERE, *à part.*

Il va se perdre dans le vide.

LEANDRE.

Le flux et le reflux exercent mon esprit,
La matière subtile, elle me réjouit.
C'est une belle chose encore que l'histoire:
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire,
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu:
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,
Et celle de Pharsale où périt Alexandre:
Et Darius le Grand, qui mit Thèbes en cendre....
Dans la vivacité, je crois que je confonds.

VALERE.

Ma foi, vous excellez pour les disgressions,
Et j'admire votre art à changer de matières
Par des transitions insensibles, légères:
Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
Et vous citez l'histoire en homme bien instruit.

LEANDRE.

Il me brouille toujours.

## SCENE VII.

LEANDRE, VALERE, NERINE.

NÉRINE.

Excusez, je vous prie;
Mais il entre, Messieurs, nombreuse compagnie:
La Tante de Clarice arrive maintenant,
Ismène l'accompagne: Hortense au même instant
Rentre, et sa Sœur la suit, Doris avec Mélite
Vient d'un autre côté pour nous rendre visite.
(*S'adressant à Léandre.*)
Vous les entretiendrez, elle ne sont que six.
Et ferez, s'il vous plaît les honneurs du logis,
Monsieur en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers, je saisis l'occasion propice;
Je vole vers la Tante, et je cours l'embrasser,
Et lui donner la main. Je vous laisse y penser.
Adieu, Monsieur.

## SCENE VIII.

VALERE, NERINE.

VALERE.

Que croire?

NERINE.

Allez, quoi qu'il en dise,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protège, et cela vous suffit.

VALERE.

Et ta Maîtresse?

NERINE.

Elle est pour vous sans contredit,
Si le Gouvernement...

VALERE.

Va, mon affaire est bonne,
Et je sors de ce pas pour voir une personne,
Dont notre Babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi je crois, pourra tout obtenir;
Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NERINE.

Rentrons, j'entends nos gens qui parlent en chorus.

## SCENE IX.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNE, DORIS, MELITE.

DORS et MELITE, *entrant les premieres.*

Nous nous rendons, Madame, et ne disputons plus.

HORTENSE, *à Céphise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LEANDRE, *se plaçant au milieu.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie.
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'ecouter,
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNE.

Vous êtes aujourd'hui coëffée en mignature.
(*Bas à Hortense*)
Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CEPHISE, *avec poids et lenteur.*

Elle vous sied.

LÉANDRE.

Cela vous donne un air fripon.

HORTENSE.

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue:
Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arrière saison:

MELITE.

Elle est toujours au Bal, c'est-là sa passion.

CEPHISE.

Mais à propos de Bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Bon. Racontez-nous là: plus qu'on ne sauroit croire,
J'ai l'esprit curieux.

CEPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CEPHISE.

Voulez-vous m'écouter?

DAPHNÉ.

Oh ! vous parlez si bien, que je suis toute oreille.
( *à part.* )
Son ton de voix m'endort, et déjà je sommeille.

LEANDRE.

Je ne dis rien.

ISMENE et DORIS.

Paix.

LEANDRE.

Paix.

CEPHISE, *lentement.*

Conduite par l'Amour
Certaine Dame au Bal se rendit l'autre jour.

LEANDRE.

Au Bal de l'Opéra ?

CEPHISE.

Sans doute. Un mousquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LEANDRE.

En amour comme en guerre ;
Ce sont de verds Messieurs.

CEPHISE.

La Dame en question.
Je ne la nomme point, et cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LEANDRE.

C'est la jeune Marquise.

ISMENE, *à part.*

Il va, par son babil, indisposer Cephise.

CEPHISE.

Un instant, attendez ; celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LEANDRE.

Oh ! j'y suis pour le coup.

MELITE.

Je sais aussi l'affaire :

LEANDRE.

C'est Cloé.

CEPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractère.

MELITE.

C'est Clorinde.

LEANDRE.

Où Lucile,

CEPHISE.

Eh ! d'un esprit moins prompt..

LEANDRE.

Mais, sans vous interrompre.

CEPHISE.

Encore il m'interrompt !

LEANDRE.

Permettez-moi...

CEPHISE.

Je prends le parti de me taire.
Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visière.

LEANDRE.

Moi, Madame, j'en suis incapable.

CEPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour-à-tour.

LEANDRE.

C'est bien dit.
La conversation doit être générale.

MELITE.

Le moyen, si Monsieur saisit toujours la bale.

LEANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNÉ, *bas à Léandre.*

Allez, laissez-les dire, et poursuivez toujours.

DORIS.

Mesdames, irez-vous à la Pièce nouvelle ?

LEANDRE.

Le Titre, s'il vous plaît !

ISMENE.

Dit-on qu'elle soit belle ?

MELITE.

*Le Babillard*, Monsieur.

LEANDRE.

Oh ! je veux voir cela,
Et je ferai ce soir faux bon à l'Opéra.

CEPHISE.

Pour moi, je ne saurois souffrir les Comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les Tragédies.

LEANDRE.

Parbleu, j'y veux mener le Chevalier Caquet ;
Avec mon avocat, pour y voir leur portrait.
A ce Théâtre-là pourtant je ne vais guere.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, Monsieur, qu'ayant tant de lumière...

LEANDRE.

LEANDRE.

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sais tout Pradon et Montfleury par cœur.
Autrefois, j'ai joué dans les fureurs d'Oreste.
Tien, tien voilà le coup.

MELITE.

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LEANDRE.

Oh! j'y ris sur ma foi,
Du meilleur de mon ame, et sans savoir pourquoi.
Madame, avez-vous vu l'animal remarquable,
Qui tient du chat, du bœuf, presqu'au chameau semblable?
Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant?
Polichinelle encore est fort divertissant.
Ma foi, vive Paris, c'est une grande Ville.

MELITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CEPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNE, *bas à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LEANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CEPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORIS et MELITE.

Madame, elle est...

LEANDRE.

Elle est mariée à Philinte.

CEPHISE.

Il tient bien sa parole.

MELITE.

Elle est veuve.

LEANDRE.

J'ai tort.

ISMENE, *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me repens bien fort.

DORIS.

Aminte est mon amie.

MELITE.

Et je suis sa voisine.

LEANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MELITE.

Elle n'est plus ici.

LEANDRE.

Sans contestation.

DORIS, *à Céphise*.

Vous l'a-t-on dit ?

LEANDRE.

Avec votre permi.

CEPHISE.

Eh ! laissez-donc parler !

DORIS.

Elle se remarie...

DAPHNE, *à Léandre*.

Défendez-vous.

LEANDRE.

Un mot.

MELITE.

Elle est en Picardie...

LEANDRE

Oh ! je suis son cousin...

DORIS.

Par le dernier courrier...

LEANDRE.

Au troisième degré.

MELITE.

Jusqu'au mois de Janvier...

LEANDRE.

Je sors d'un sang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MELITE.

Je dois...

LEANDRE.

Et je me fais un honneur de le dire.

CEPHISE.

Mais...

MELITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LEANDRE.

Je le suis...

DORIS.

Elle épouse un Conseiller d'Amiens...

MELITE.

Je dois aller bientôt...

LEANDRE.

Du côté de ma mere.

DORIS.

C'est un riche parti...

MELITE.

Je pars avec mon frere...

CEPHISE.

Mesdames...

LEANDRE.

Il est sûr ..

CEPHISE.

Mais, Monsieur...

DAPHNE, *à Léandre.*

Tenez bon.

LEANDRE, MELITE, DORIS.

Madame...

DAPHNE, *à Léandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

LEANDRE, MELITE, DORIS, CEPHISE, *et* ISMENE, *parlent ensemble.*

LEANDRE.

On me conteste en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma généalogie.
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,
Puisque, cent et cent fois, mon père me l'a dit.

MELITE.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance;
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler, elle m'écrit souvent,
Et je lui fais aussi réponse exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la Province m'ennuie,
Car je hais les façons et la tracasserie;
Et si je n'espérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

CEPHISE.

Il ne se vit jamais une chose semblable!
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable;
Et c'est un procédé, Monsieur, des plus choquans,
Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens.

ISMENE.

Je me joins à Madame, et ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, sur votre caractère.
J'en suis scandalisée, et par votre caquet
Vous détruisez, Monsieur, tout ce que j'avois fait.

MELITE.

Si vous voulez mander...

DORIS.

Vous connoissez Chrisante.

LÉANDRE.

Quoique vous en disiez ; Aminte est ma parente ;
Mesdames ; car Aminte est fille de Damon,
Gentilhomme servant, et petit fils d'Orgon :
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célèbre partisan, et frère de Dorante ;
Lequel Dorante avoit, en hymen clandestin,
Epousé par amour Guillemette Patin :
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaise,
Fille du second lit d'Angélique la Chaise :
Et laquelle Angélique...

*( Il tousse. )*

MÉLITE.

Oh ! laquelle, lequel
Je ne puis plus tenir.

*( Elle sort. )*

---

## SCENE X.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, DORIS, DAPHNÉ, HORTENSE.

LÉANDRE, *continuant son discours.*

Du côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hipolite,

*( Il crache )*

DORIS, *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde... Mais il vaut mieux que je quitte.

---

## SCENE XI.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ,

LÉANDRE, *poursuivant toujours.*

Et ladite Hipolite étoit sœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babille ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Etoit mon trisayeul.

HORTENSE.

C'est un mal de famille.
Fuyons sauve qui peut.

*( Elle s'en va. )*

## SCENE XII.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, DAPHNÉ.

LEANDRE, *reprenant son discours.*

J'AI son portrait chez moi;
Et lui ressemble fort. On voit par-là, je crois,
Qu'Aminte.... Attendez, j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire.
Laquelle descendoit du Vicomte de Quer,
Bas Breton de naissance, et Seigneur de Quimper:
Ce Vicomte de Quer, remarquez bien de grace....

(*Il éternue.*)

ISMENE, *bas.*

Que Monsieur est un sot. J'abandonne la place.

(*Elle sort en colère.*)

## SCENE XIII.

LEANDRE, CEPHISE, DAPHNÉ.

LEANDRE, *continuant toujours.*

Fut grand homme de guerre, et de Mestre de Camp,
Donna dans le Commerce, et devint Trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major et Gouverneur de Quimper-Corentin.
Je dois avoir sa place, et le dis à dessein.
Enrique donc, neveu de Martin...

(*Il se mouche.*)

CEPHISE.

Ah! j'expire,
J'étouffe, et je m'en vais.

(*Elle sort.*)

DAPHNÉ.

Moi, je creve de rire.

(*Elle suit Cephise.*)

## SCENE XIV.

LEANDRE, *poursuivant seul.*

Hérita de ses biens; car ce Martin Braillard
N'avoit, à son décès, laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne; et pour toute famille,
De son Epouse Alix, n'avoit eu qu'une fille,
Trépassée, entérée un an avant sa mort,
Qui promettoit beaucoup, et qu'il chérissoit fort.

## SCENE XV.

LEANDRE, NERINE, *qui vient en tapinois, et se met derrière lui pour l'écouter.*

LÉANDRE, *sans appercevoir Nérine.*

Enrique combattit et sur mer et sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr;
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin, et haissoit les femmes,
Je le dis à regret; excusez-moi, Mesdames,
De vous fâcher en rien...

NERINE, *derriere la chaise.*

Vous êtes bien poli.

LEANDRE.

Ah! Nérine, c'est toi! Mais je suis seule ici!
Je m'en serois douté. Peste soit des femelles,
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles;
Veulent parler, parler, et n'écouter jamais
Ces bavardes sur-tout l'on Dieu que je les hais!
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Sur-tout dans une femme, est celui de se taire.

NERINE.

Ah! Monsieur quel exploit! Avoir ainsi défait,
Su vaincre, surpassé en babil, en caquet,
Six femmes à la fois, et leur donner la fuite!
Quelles femmes encor! La braillarde Mélite,
L'éternelle Céphise, et la rogue Doris,
Causeuses par état s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de Commerce?

LEANDRE.

Voyez la Médisance. A peine ai-je eu le temps
De dire quatre mots, de desserrer les dents.
Mais je sors.

NERINE.

Attendez, voici certaine lettre
Qu'on vient de me donner, Monsieur, pour vous remettre.

LEANDRE.

Elle vient de l'Abbé; voyons ce qu'elle dit.
(*Il lit tout haut.*)

*Comme on ne saurait vous parler, Monsieur, je prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer dans l'affaire en question, pour avoir trop parlé et n'avoir pas assez agi; et faute de vous être rendu chez moi, quand je vous ai envoyé mon Laquais; vous n'en sauriez douter, puisque Valère vient d'obtenir le Gouvernement par l'entremise de la personne chez qui je devois vous mener ce matin.*

L'Abbé BRIFFART.

NÉRINE.

J'approuve cette Lettre, et c'est fort bien écrit.

LEANDRE.

L'injustice est criante, et je devois peu craindre..
Mais j'aurai le plaisir d'aller par-tout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.

## SCENE DERNIERE.

LEANDRE, VALERE, CEPHISE, CLARICE, NERINE.

CEPHISE, *parlant à Valere.*

Vous saurez devant lui quels sont mes sentimens,
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

LEANDRE.

Madame, en ce moment, j'attends votre suffrage.

NERINE, *à Cephise.*

De Quimper-Corentin, Valère est Gouverneur.

CEPHISE, *s'adressant à Valere*

Je viens d'en être instruite, et fait choix de Monsieur.

LEANDRE.

Contre les sentimens que vous faisiez paroître?

CEPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne savois pas que vous étiez enfin
Arrière petit-fils du célèbre Martin.